

Karim Riman, conseiller et formateur

« Il faut commencer par regarder le sol »

Agroécologue, Karim Riman est conseiller et formateur. Parmi ses thématiques de prédilection, il encourage l'implantation de couverts végétaux, dont les intérêts sont pluriels, en maraîchage comme en arboriculture bio. Mais leurs choix dépendent des cultures et des pratiques.

Biofil : Quel est l'intérêt des couverts et quelle différence avec un engrais vert ?

Karim Riman : Les intérêts des couverts sont pluriels, et ils répondent à différents objectifs en arboriculture et en maraîchage. L'un des principes généraux, c'est de protéger de l'érosion. En vergers de coteaux notamment, on peut perdre 10 à 15 tonnes de sol par hectare et par an. Je préfère le terme de couvert, qui englobe toutes les fonctionnalités, dont celle d'engrais vert. Ces derniers sont des plantes ayant la capacité de capter des éléments, comme l'azote, le phosphore, le potassium, etc., qui seront ensuite restitués sous une forme assimilable par la culture une fois le couvert détruit et intégré dans le sol, permettant notamment de réduire la fertilisation. L'engrais vert nourrit le sol.

Pourquoi sont-ils utilisés en arboriculture ?

Dans les vergers irrigués du sud de la France, la plupart des parcelles sont enherbées avec des espèces type gazon, ou bien les producteurs laissent l'herbe naturelle pousser. Cela assure une portance pour passer avec un tracteur ou un pulvérisateur, mais ne remplit pas d'autres fonctionnalités. Or il est possible d'implanter un couvert sur cet inter-rang, annuel, pluriannuel ou permanent, avec des espèces correspondant aux besoins. Par exemple, pour aller plus loin sur la fourniture d'azote, ce peut être des fabacées. Et, soit



Karim Riman.

on travaille le sol après la récolte et on sème cet engrais vert tous les ans, soit, et c'est la technique que je préfère, on fait un sur-semis. À mon sens, dans un verger irrigué, cette option est possible avec un couvert permanent.

Et en non-irrigué ?

En général, les producteurs souhaitent des sols travaillés, donc nus : si on veut jouer sur la fertilisation, la solution peut être d'implanter un engrais vert à cycle court, détruit avant la période à risque pour la concurrence en eau. Cela protège contre l'érosion et amène de la nutrition « rapide » pour la vie du sol et les plantes.

Quid de la ligne de plantation ?

Certains producteurs ne veulent plus travailler le sol sous le rang. Mais installer un couvert, en choisissant une espèce



Abonnez-vous
à la revue de l'agriculture bio



biofil.fr



L'agroécologue conseille de commencer par un profil de sol.

couvrante et peu concurrente, est possible. Par exemple des fabacées, type trèfles blancs nains, tondus une à trois fois dans l'année. Cela améliore la fertilisation azotée. Je travaille avec un producteur dans le Vaucluse qui sème des fabacées annuelles type féverole, pois fourrager, sur la ligne de plantation. Ces plantes sont couchées après le stade floraison, voire plus tard, à l'aide de disques interceps, créant un mulch. Mais les couverts sous le rang sont encore peu développés. Il faut être équipé : si le semis peut être réalisé à la volée, il faut pouvoir tondre ou coucher l'herbe, et rapidement si des gelées sont annoncées, car l'herbe augmente le risque de gel printanier. Cette pratique n'est pas adaptée au verger équipé en goutte-à-goutte laissé au sol. Et gérer la concurrence en azote demande d'être pointu techniquement. Nous ne sommes pas à l'abri d'un manque au démarrage même si ensuite il y a restitution des éléments dans le sol. La tonte doit être réalisée au bon moment, pour que les arbres profitent de leur relargage. Côté eau, il est important de garder en tête qu'en année sèche, comme 2022 ou 2023, 30 % d'arrosage en plus est nécessaire en cas d'herbe ou de couvert sous les pieds.

Pour faciliter l'équipement : dans le Cher, un broyeur en Cuma partagé entre maraîchers bio

Guillaume Lajoinie est producteur à Saint-Martin-d'Auxigny, et président de la Cuma Chermarais Bio, réunissant 25 producteurs, tous maraîchers bio. Chez lui, les couverts sont installés en plein champ au 15 octobre, et détruits début mars, grâce à un broyeur à fléaux Del Morino, partagé en Cuma entre 8 producteurs. L'investissement (2 300 €) date de 2021, « auparavant on le faisait à la débroussailluse ou autres, c'était fastidieux », reconnaît Guillaume Lajoinie.



Le broyeur n'étant pas utilisé toute l'année, « c'est tout l'intérêt de l'avoir en Cuma », appuie Guillaume Lajoinie.

Malgré tout, enherber sous le rang rend des services écosystémiques, mais pour toutes les raisons évoquées, la technique est très peu répandue. Des producteurs bio que je vois, nombreux sont ceux qui choisissent de bâcher sous la ligne de plantation ou de continuer à travailler le sol.

Et en maraîchage ?

Les couverts y sont aujourd'hui bien développés, chez beaucoup de producteurs. Dans le Sud, où j'exerce, on a tendance à faire des cycles courts, et le sol n'a pas le temps de se restaurer entre deux cultures. En général, après récolte, il est retravaillé, préparé, fertilisé ou non selon les besoins, arrosé ; et avec le temps, il se tasse. D'autant que beaucoup de cultures ont un enracinement peu profond. Son activité biologique se réduit, propice aux maladies et à l'installation des ravageurs du sol. Les couverts peuvent répondre à toutes ces problématiques. Ils contribuent à structurer le sol, en choisissant des espèces avec des racines pivotantes, pour recréer une connexion entre l'horizon de surface et celui plus profond, pour redonner de la porosité. Et plus le temps est long, meilleur est le résultat. Autre objectif : nourrir le sol, avec des engrais verts, mélanges de fabacées et de poacées. On peut aussi choisir d'utiliser des plantes pour leur effet sur certains ravageurs du sol, comme le sorgho, contre les nématodes, avec des espèces qui vont casser leur cycle. Ce qui ne dispense pas de devoir travailler d'autre part sur les rotations. Certains couverts attirent des auxiliaires, en hébergeant leurs proies : ces précieux alliés sont ainsi présents avant que les ravageurs de la culture n'apparaissent, contribuant à réguler les populations. On parle des couverts sur les surfaces en culture, mais leur implantation autour est aussi intéressante, pour favoriser les insectes, les oiseaux, etc. Plus généralement, les couverts sont un investissement pour les maraîchers, mais ils aident également à éviter des baisses de production, et donc de moindres pertes d'argent.

Par quoi commence la réflexion pour intégrer des couverts ?

Je démarre par l'observation d'un profil de sol, idéalement à un mètre de profondeur. Avec un test bêche, on reste trop superficiel à 25-30 cm, mais c'est mieux que rien. On regarde l'état structural et racinaire, la biologie, notamment les vers de terre... Je prends en outre en compte l'histoire de la parcelle, et les problématiques auxquelles est confronté le producteur. Ensuite, nous devons intégrer les contraintes : économiques, organisationnelles, etc. Et on réfléchit à ce qui peut être mis en place. Plus nous laissons des couverts sur un cycle long, plus les objectifs seront atteints. Cela demande du temps. Sur un sol tassé, un couvert ne donnera pas un résultat aussi rapide qu'un outil à dent ou un labour. Mais l'emploi exclusif de ces matériels impacte négativement les bons micro-organismes, les vers de terre. Ainsi, nous sommes amenés à combiner les deux opérations dans le cas de sols les plus fatigués et déstructurés. ■

Propos recueillis par Marion Coisne